

Rapport introductif

Luce Pietri

Citer ce document / Cite this document :

Pietri Luce. Rapport introductif. In: Grégoire de Tours et l'espace gaulois. Actes du congrès international (Tours, 3-5 novembre 1994) Tours : Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du Centre de la France, 1997. pp. 19-22. (Supplément à la Revue archéologique du centre de la France, 13);

https://www.persee.fr/doc/sracf_1159-7151_1997_act_13_1_995

Fichier pdf généré le 02/04/2018

Grégoire et la perception de l'espace gaulois

Rapport introductif

Luce Pietri*

L'angle sous lequel ce congrès se propose d'aborder l'œuvre de Grégoire de Tours et d'exploiter son témoignage n'a pas été choisi de façon gratuite, dans la seule intention de renouveler l'étude d'une source — majeure pour la connaissance de la Gaule du VI^e siècle — qui a déjà fait l'objet de tant de travaux. Le thème de la perception de l'espace touche, me semble-t-il, à ce qui est chez cet écrivain une disposition sensorielle et intellectuelle marquante : en effet Grégoire se révèle, dès l'abord, un témoin oculaire attentif à la réalité qui l'entoure par l'intérêt qu'il porte au paysage urbain ou rural aussi bien qu'à l'ordonnance architecturale des monuments ; d'autre part, en ce qui concerne les faits qu'il tient de ses lectures ou du rapport oral d'un tiers, il a une propension évidente à les visualiser dans l'espace réel de la géographie naturelle ou dans l'espace plus abstrait de la politique ; enfin ce sont aussi souvent des représentations spatiales qui s'imposent à son imaginaire. Ces aspects, dans leur diversité, apparaîtront dans les communications que nous allons entendre durant ces trois jours. En préambule à cette enquête, je voudrais tenter de définir le rôle que Grégoire assigne à l'espace et plus particulièrement à l'espace gaulois dans sa vision de l'histoire.

Car, on ne peut l'oublier, l'évêque de Tours est avant tout un historien et, plus précisément, un historien chrétien ; ce dernier qualificatif ne signifie pas que, tel nombre de ses devanciers depuis Eusèbe de Césarée, il se soit cantonné dans le genre étroit de l'histoire ecclésiastique. Grégoire conçoit et écrit, dans une perspective chrétienne, une histoire qu'il s'efforce de saisir dans sa totalité. Ainsi qu'il l'explique dans la préface aux *Dix Livres d'Histoire*, il entend relater “ les luttes des rois avec les nations ” aussi bien que “ celles des Eglises avec les hérétiques ”. Et s'il mêle ainsi ce que nous serions tentés d'appeler faits profanes et faits religieux, c'est parce qu'il est convaincu que toute l'histoire est histoire sainte, qu'elle est tout entière lieu de la révélation au même titre que l'Écriture. Quant à ses opuscules hagiographiques, s'ils constituent un pan plus spécialisé de son œuvre historique, ils relèvent en fait d'une conception similaire : ils ne sont consacrés que dans une très faible mesure au destin solitaire et

* Professeur, Université de Paris IV-Sorbonne, 1, rue Victor-Cousin, 75230 PARIS CEDEX 05.

exceptionnel des héros de la foi et s'attachent surtout à décrire les rapports que les hommes, fidèles ou mécréants, entretiennent au cours des temps avec la sainteté.

Dans tous ces ouvrages — et c'est là la première notation qui s'impose au lecteur — l'espace constitue une catégorie essentielle du récit parce qu'il est, pour l'auteur, une dimension essentielle de la réalité historique. Grégoire se distingue par là de nombre d'historiens de l'Antiquité classique ou chrétienne. Dans l'œuvre de ces derniers, les mentions géographiques ou topographiques ne manquent pas ; mais le plus souvent elles fournissent uniquement des points de repère utiles pour localiser l'événement ou une donnée technique pour l'expliquer (ainsi dans le cas des campagnes militaires et des batailles). D'autre part, la géographie ou la topographie offrent matière, ici ou là, à des descriptions qui constituent une digression ornementale et érudite, attendue comme un morceau de bravoure dans ce genre littéraire qu'était alors l'histoire. Ces différents aspects ne sont évidemment pas absents de l'œuvre de Grégoire qui doit localiser les faits et qui ne résiste pas toujours au plaisir d'une belle description gratuite comme celle du *castrum* de Dijon. Mais l'essentiel n'est pas là : attentif à inscrire les événements dans le cours du temps, Grégoire l'est autant à les situer simultanément dans l'espace. De façon significative, un chapitre ou une séquence de chapitres dans les *Histoires* débute le plus souvent par une notation temporelle immédiatement suivie d'une indication spatiale. Bien plus, dans les opuscules des *Miracula* où la chronologie est beaucoup plus floue, la mention du lieu devient l'armature principale de chaque notice. Il ne s'agit pas là d'un tic d'écrivain. Grégoire organise son récit en fonction de coordonnées spatio-temporelles, parce que l'événement, suivant sa date, ne prend pour lui tout son sens que dans un domaine géographique précis. C'est la raison pour laquelle il utilise simultanément plusieurs ères, chacune d'elles étant adaptée à un espace de dimensions différentes. Pour l'histoire universelle qui occupe la première partie du Livre I des *Histoires* mais sert aussi de toile de fond à l'ensemble de l'ouvrage, il recourt à l'ère mondiale en commençant à compter les années *a principio*, ou *ab orbe condito* (*ab ipso Adam*). Pour l'histoire de la Gaule chrétienne, il crée une ère spécifique, l'ère martinienne, qui débute en 397, à la mort de Martin, considéré comme une sorte de treizième apôtre dévolu à cette région de l'extrême Occident. Enfin, pour l'histoire de la cité épiscopale de Tours, il compte à partir de celui qui est à ses yeux le premier évêque, Catianus.

En somme, Grégoire apparaît comme écrivant l'histoire d'espaces géographiques définis, en s'attachant plus particulièrement à celui ou, pour être plus exact, à ceux de la Gaule.

Le récit de Grégoire est pour l'essentiel un récit gallo-centrique : pour employer une expression moderne, on pourrait dire que l'évêque de Tours paraît avoir une vision hexagonale de l'histoire.

En effet son champ de vision, qui, au début des *Histoires*, s'étend à l'univers tout entier, se rétrécit rapidement à la Gaule : à partir du chapitre 28 du Livre I, une chronique gauloise s'insère dans la trame du récit général ; puis, à compter du chapitre 43 et dans les neuf livres suivants, les événements qui se déroulent sur le territoire gaulois deviennent le centre d'intérêt principal. Non que le reste du monde soit dès lors totalement absent ; mais, dans les brefs aperçus qui en sont donnés, il est observé depuis la Gaule et par rapport à celle-ci : tantôt il fournit un élément d'histoire comparatiste (ainsi dans les parallèles établis entre le destin de la Gaule franque et ceux de l'Afrique vandale ou de l'Espagne wisigothique) ; tantôt il apparaît dans le cadre des " relations étrangères ", en des chapitres consacrés aux entreprises diplomatiques ou militaires menées depuis la Gaule. Même perspective dans les recueils de miracles où

Grégoire focalise son attention sur les lieux saints gaulois, les autres régions figurant dans la mesure où elles sont visitées par des pèlerins gaulois ou bien parce qu'en proviennent des reliques vénérées en Gaule.

Il faut ajouter que l'espace gaulois considéré par Grégoire est un espace à géométrie variable, si bien qu'il conviendrait plutôt de parler *des* espaces gaulois. Dans sa chronique en effet, alternent, d'une part, des chapitres consacrés à l'histoire de la Gaule tout entière, romaine, puis franque, ou, tout au moins dans ce dernier cas, à l'histoire de l'un ou l'autre des royaumes mérovingiens, et, d'autre part, des chapitres d'histoire locale, ceux concernant la cité de Tours étant les plus nombreux. Par ailleurs, dans ce dernier cas, il s'agit souvent d'une histoire urbaine, la ville étant pour Grégoire – héritier en cela des conceptions antiques – le centre par excellence de la vie des communautés civiques ; mais les régions rurales avec les paysans, les “ déserts ” avec leurs ermites, que l'historiographie chrétienne a élevés au rang de sujets historiques, sont aussi présents dans son récit historique ou hagiographique.

Faut-il conclure de ces premières constatations que Grégoire, déterminé à l'origine à écrire une histoire universelle, a dû finalement, lorsqu'il n'a plus été guidé par ses prédécesseurs historiens, réduire ses ambitions à n'être que l'historien de l'hexagone, voire le chroniqueur de la cité locale ? Ce serait méconnaître totalement les intentions qui ont présidé à son récit.

Les *Dix Livres d'Histoire* ont été délibérément conçus par Grégoire comme une histoire nationale, celle de la Gaule contemporaine, c'est-à-dire l'histoire d'un espace et d'un moment privilégiés de l'histoire universelle (en ce sens, il se révèle un précurseur, imité ensuite par Isidore de Séville et par Bède). En effet, l'*Histoire* que nous avons pris la mauvaise habitude d'appeler l'“ Histoire des Francs ” est en réalité l'histoire d'une nation qui ne se définit nullement comme une communauté ethnique mais comme une communauté territoriale rassemblant sur le sol gaulois Romains et Germains, sujets les uns et les autres des souverains mérovingiens. Si le descendant d'une lignée de sénateurs gallo-romains reconnaît comme légitime la souveraineté franque sur le territoire gaulois, c'est parce que l'établissement de cette dernière représente à ses yeux une étape décisive dans l'économie du salut.

Dans le déroulement du plan divin sur le monde qu'est l'histoire, Dieu a fait alliance successivement avec le peuple juif, en lui donnant la terre promise (la Palestine), puis avec les Romains, en étendant leur domination sur les nations, ce qui permet la diffusion du message évangélique. Mais le récit d'histoire universelle contenu dans les premiers chapitres est destiné à montrer que, ces deux peuples ayant démérité, Dieu a conclu une nouvelle alliance avec les Francs de Clovis pour lesquels la Gaule a constitué la nouvelle terre promise. Cette Gaule demeure, à l'époque de l'historien, l'espace géographique où, à l'approche de la fin des temps – et l'on retrouve ici l'histoire universelle dont le décompte court toujours –, se joue une partie décisive. Grégoire considère en effet la Gaule comme une sorte de bastion de la vraie foi, mais un bastion assiégé de tous côtés par l'hérésie ou l'idolâtrie. Dans les pays nordiques, en Germanie et en Bretagne, dominant des peuples païens, tandis que l'arianisme gangrène l'Italie avec les Lombards, et même encore l'Espagne, malgré la conversion récente des Wisigoths à laquelle il semble ne pas encore oser croire. Quant aux Byzantins, il ne voit pas en eux des Romains venus libérer – sans grand succès – l'Occident du joug barbare mais des *Graeci* dont la foi est assez suspecte. Reste bien sûr la papauté, mais elle est bien lointaine et Rome bien

menacée ; d'ailleurs Grégoire ne semble vraiment la découvrir que tardivement, avec l'élection de son homonyme en 590.

Dans ce territoire gaulois qui est au cœur du mystère de l'histoire providentielle, Tours n'est pas seulement la ville dont Grégoire est l'évêque et l'historiographe. Ainsi que le notait déjà Michelet, elle apparaît dans le récit de Grégoire comme l'équivalent chrétien dans la Gaule du VI^e siècle “ de ce que Delphes était pour la Grèce antique ” : la cité où se révèlent les décisions de la providence divine. Elle est celle où, dans la basilique Saint-Martin, a été promise à Clovis la domination de la Gaule ; celle où, à l'époque de ses descendants qui s'entre-déchirent, peut encore se réaliser la *concordia*, gage de l'alliance nouvelle : ainsi en 574, le jour même où Chilpéric, Sigebert et Gontran font la paix en renonçant à s'affronter, trois paralytiques envoyés à la basilique martinienne y ont été redressés.

Ainsi à **Tours**, Dieu, par l'intermédiaire de Martin, révèle le sens des événements, dont la **Gaule** est le théâtre et l'enjeu, pour le salut de l'**univers** tout entier.